

Essai

Gérald Alexis, Gaétan Bélanger, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Roland Bourneuf, Daniel Dompierre, Jean-Guy Hudon, Laurent Laplante, Alexandre Lizotte, Michel Nareau, Yvon Poulin and Judy Quinn

Number 127, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66993ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

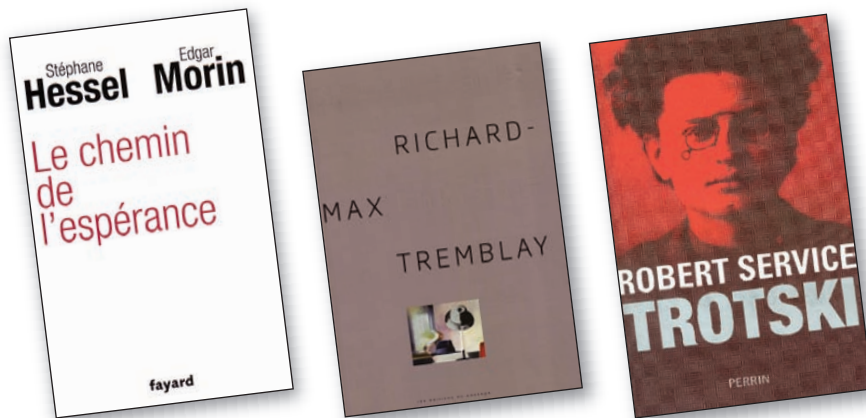
1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Alexis, G., Bélanger, G., Bernard, M., Boivin, P., Bourneuf, R., Dompierre, D., Hudon, J.-G., Laplante, L., Lizotte, A., Nareau, M., Poulin, Y. & Quinn, J. (2012). Review of [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (127), 50–57.

I une autre voie, art et image, Trotski



Stéphane Hessel et Edgar Morin
LE CHEMIN DE L'ESPÉRANCE

Fayard, Paris, 2011, 60 p. ; 8,95 \$

Stéphane Hessel, l'auteur du pamphlet à grand succès *Engagez-vous !*, publié en 2011, s'associe avec l'intellectuel français de renom Edgar Morin pour tenter d'insuffler du dynamisme à la gauche française et européenne. Les auteurs, d'une part, dénoncent les excès du système capitaliste actuel et, d'autre part, proposent une nouvelle voie de salut public.

Le portrait du monde tel que décrit par ces penseurs apparaît bien manichéen : l'humanité « voit désormais fondre sur elle l'hydre du capitalisme financier », si bien que nous vivons une « Grande Crise », déclencheur de toutes sortes de fanatismes. « Notre système planétaire est condamné à la mort ou à la métamorphose. » Oui à la mondialisation, clament les auteurs, celle d'une communauté de destins, au profit de la « Terre-Patrie », mais non à « l'essor incontrôlé des pouvoirs manipulateurs », à l'économie de profit, celle qui ravage tout et accentue les inégalités.

Il faut donc « mondialiser et démondialiser ». Mondialiser : accroître les intersolidarités. Démondialiser : transformer notre mode de vie dilapidateur, et

faire croître uniquement ce qui le doit, non plus faire de notre confort matériel une fin en soi. Promouvoir une politique de la qualité de vie, qui englobe le bien-être affectif, psychique, moral. Comment y arriver, concrètement ? Deux pistes : la réhumanisation des villes et la revitalisation des campagnes. Une politique de la jeunesse serait nécessaire, de même que la remoralisation de l'État avec des fonctionnaires pratiquant des fonctions plus humaines, moins bureaucratiques, et la revalorisation de l'école par la promotion d'une culture de l'esthétique. Bref, de bien belles intentions, misant essentiellement sur le pouvoir transformateur de l'État. Une vision somme toute bien française, pas nécessairement transposable ailleurs.

Yvan Cliche

André Lamarre
RICHARD-MAX TREMBLAY
PORTRAIT

Du Passage, Montréal, 2011, 191 p. ; 49,95 \$

On pourrait, devant les œuvres de Richard-Max Tremblay reproduites dans cet ouvrage, dire qu'on aime ou qu'on n'aime pas sans avoir tout à fait tort ou tout à fait raison. Ce serait là l'expression de préférences personnelles, des opinions arbitraires, subjectives. Mais quand colla-

borent André Lamarre, un critique d'art, et un artiste dont la participation à ce projet a toute son importance, les conditions maximales sont réunies pour nous aider à acquérir un jugement critique, cette conclusion qui va au-delà de la subjectivité pour déceler dans une œuvre cette qualité que l'on appelle « art ». Il faut donc en profiter.

Comme dans tout écrit sur l'œuvre d'un artiste, on trouve dans ce livre des données sur son milieu, sa technique, les matériaux qu'il utilise, ses expériences concluantes ou pas... ; autant de données utiles mais qui, hélas, ne sont pas suffisantes. Aussi plus que celles-ci, on apprécie les propos de l'artiste, les réponses au « quoi » et au « comment », questions qui interviennent dans le processus de création.

Le mot « portrait » convient particulièrement bien à ce livre qui fait bien entendu un portrait de Richard-Max Tremblay, mais il dit aussi l'importance de cet élément dans la démarche de l'artiste.

Au moment de son invention, la photo a été vue comme une concurrente de la peinture, surtout quand il s'agissait de réaliser des portraits. Mais, avec le temps, on a vu les artistes mettre intelligemment la photographie au service de la peinture. C'est le passage astucieux par l'art photographique qui, résolvant la question du « quoi peindre », a permis à Richard-Max Tremblay de se consacrer sur le « comment » et de découvrir un ensemble de potentialités.

Devant des œuvres ainsi créées, le spectateur doit les lire, faire passer l'image à travers son imaginaire, ses expériences personnelles, sa mémoire. Sans cette lecture, l'œuvre n'aurait en vérité pas de sens. Et c'est pour faciliter cette lecture, pour participer au développement de notre sensibilité artistique qu'intervient le critique. C'est ce rôle qu'a voulu jouer André Lamarre, qui le fait admirablement bien, dans ce livre qui, bien que consacré à l'œuvre d'un artiste, nous amène à repenser notre rapport à l'œuvre, mais plus encore notre rapport à l'écrit sur l'art et à sa capacité de traduire en mots ce qu'exprime une image.

Gérald Alexis

De livre en livre, Alain Deneault maintient une haute exigence de recherche et de critique, exigence d'autant plus méritoire qu'il aime se frotter, ainsi qu'en témoignent les cibles visées dans cet ouvrage, à des défis diversifiés. Des paradis fiscaux au sport professionnel, de la censure au génocide involontaire, la gamme est large des enjeux sociaux que son esprit critique met en lumière. Du coup, plusieurs auditoires sont ainsi invités au même effort de lucidité. Il est réjouissant de constater que Deneault, secoué comme il le fut sans doute par l'acharnement de certains conglomérats allergiques à la transparence, n'a pas démissionné pour autant.

Un de ses plaidoyers récents (*Offshore, Paradis fiscaux et souveraineté criminelle*, Écosociété) effectue ici un nouveau tour de piste. Deneault y va de précisions supplémentaires, frappe anciens et nouveaux accusés de blâmes inédits. Surtout, il insiste plus que jamais sur les paradis fiscaux à l'œuvre à l'intérieur des frontières familières. Il n'est plus question de toujours imaginer l'oasis fiscale comme une « destination exotique ». Cette fois, Deneault fait tonner l'artillerie lourde contre le Delaware étatsunien avant d'écrire, à l'intention d'un public encore plus rapproché : « [...] le gouvernement québécois flirte régulièrement avec l'idée de transformer la province en un Delaware du Nord [...]. En témoigne un document de consultation annexé à la Loi sur les sociétés par actions de décembre 2009 ». La boucle est ainsi bouclée : le paradis fiscal ne répugne à aucun décor.

Le sens critique de Deneault le protège de toute autocensure. Par contre, il l'expose à l'inflation. Si, par exemple, on tombe volontiers d'accord avec lui pour déplorer que nombre de conglomérats font peu de cas des vies qu'ils étouffent, on éprouve un malaise à voir Deneault étirer à l'excès la notion de génocide et mettre en branle le soupçon de génocide *involontaire*. L'intention principale du conglomérat, ce que les avocats dénommeraient la *mens rea*, semble, en tout cas, perdre de son importance. Sans innocenter les tueurs en complet veston, ne doit-on pas réserver l'accusation de génocide aux offensives menées dans le but précis d'effacer un peuple de la surface de la Terre ? La haine est-elle la même chez le capitaliste qui joue au Ponce Pilate que chez le raciste en quête de solution finale ?

Deneault court le même risque d'inflation à propos du sport. Il condamne l'activité sportive, pourtant nécessaire et volontiers éducative, alors que seul l'aliénant *spectacle sportif* mérite autant de colère.

Lucidité courageuse et toujours nécessaire, à ne pas lancer contre des moulins à vent.

Laurent Laplante



Alain Deneault

FAIRE L'ÉCONOMIE DE LA HAINE

DOUZE ESSAIS POUR UNE PENSÉE CRITIQUE

Écosociété, Montréal, 2011, 120 p. ; 19 \$

Robert Service

TROTSKI

Trad. de l'anglais par

Martine Devillers-Argouarc'h

Perrin, Paris, 2011, 624 p. ; 49,95 \$

Pensant dévoiler le caractère trompeur des affirmations de Trotski dans ses écrits et désirant faire contrepoids au capital de sympathie exprimé à l'endroit du révolutionnaire russe, Robert Service s'égaré et ne réussit pas à prendre toute la mesure de la vie d'un homme d'une aussi vaste envergure. Ainsi, la démarche de l'auteur n'est rien de moins qu'une éton-

nante entreprise de dénigrement marquée profondément par un biais idéologique. Manifestement, les idées et le radicalisme révolutionnaire de Trotski, à l'origine du combat politique qui constitua tout le centre de sa vie, dérangent le biographe, et le personnage lui est proprement antipathique. Ainsi, Service ne manquera pas de souligner jusqu'à l'insignifiance les travers de la personnalité de Trotski, qui condense tous les défauts du monde : c'est un homme sans principes ; un opportuniste, vantard et manipulateur ; un être arrogant, présumptueux, vaniteux et égocentrique.

L'opinion personnelle de l'auteur, énoncée sur un ton parfois moqueur, prendra donc au fil des pages et jusqu'à l'agacement, plus de force que l'analyse.

Selon Service, le parcours de Trotski se résumerait à une tentative désespérée et irresponsable pour multiplier les soulèvements révolutionnaires. Qui plus est, ce ne sont pas tant les idéaux auxquels il adhère qui motivèrent son action, mais plutôt son ambition politique à vouloir occuper une place de premier plan. Desservi par un caractère exécrationnel et une rigidité politique dérangeante, Trotski aurait commis plusieurs erreurs et perdu ainsi

| l'art du roman, conversation avec Bilal



sa lutte contre Staline, simple reflet, au fond, d'une rivalité personnelle.

Mais cette lecture du personnage et de son combat politique montre de sérieuses faiblesses. L'argumentation de l'auteur est spéculaire et grossière ; son raisonnement, captieux. Sa propension au subjectivisme se traduit par des conclusions hâtives et des jugements hasardeux. Le texte de Service est ainsi émaillé de nombreuses spéculations et affirmations gratuites. L'auteur suppose, il prête des intentions, multiplie allusions et formules vagues à l'endroit de Trotski. Par ailleurs, outre l'écriture décevante, la mise en contexte des événements et l'exposition des enjeux politiques sont nettement déficientes. Certains développements demeurent bâclés, ce qui ne permet pas de faire la part des choses entre les désaccords politiques, les conflits de personnalité et les conditions sociales de la lutte qui se menait en Russie à cette époque. En plus, Service schématise et s'embrouille dans l'utilisation de divers concepts ou catégories politiques qu'il ne maîtrise pas. Enfin, ses prétentions d'apporter un nouvel éclairage sur Trotski et de contribuer à une vision plus « approfondie » de la révolution russe de 1917 tombent à plat à la lumière des redites et des inconsistencies d'un récit amputé de la rigueur que nous serions en droit d'attendre d'un historien d'Oxford.

Daniel Dompierre

Sous la dir. d'Isabelle Daunais et François Ricard

LA PRATIQUE DU ROMAN

Boréal, Montréal, 2012, 139 p. ; 15,95 \$

Le 11 mars 2011 s'est tenu à l'Université McGill un colloque consacré à « la pratique du roman » dans le cadre des activités du groupe TSAR (Travaux sur les arts du roman) dirigé par Isabelle Daunais et François Ricard. Les deux animateurs de cette journée présentent aujourd'hui les réflexions des six romanciers qui ont pris part aux discussions et des deux autres qui ont par la suite ajouté leur contribution.

Faisant appel aux auteurs dont elle s'est nourrie au fil des ans, Dominique Fortier affirme le « véritable pouvoir du roman, ce qui fait de lui une chose unique et irremplaçable ; car s'il est vrai que nous recréons chaque fois les livres que nous lisons, ils nous façonnent et nous créent aussi ». Louis Hamelin se penche pour sa part sur la tension entre l'idylle et l'histoire dans le roman. Il en retrace la présence chez plusieurs romanciers français, québécois et américains et confie avoir utilisé lui-même ce couple dans plusieurs de ses livres. Monique LaRue raconte ensuite son cheminement de lectrice, d'étudiante et de romancière. À un moment fort de son parcours, elle a été marquée par Roland Barthes, qu'elle en est venue à délaissier avant de le redécouvrir avec jubilation dans *La prépa-*

ration du roman. La réflexion de Trevor Ferguson porte principalement sur deux « mots qui reviennent souvent dès qu'on parle sérieusement d'écriture littéraire » : le *contexte*, qui permet au romancier de créer un univers, et l'*épiphanie* ou *instant épiphanique* provoqué dans l'esprit et les sens du lecteur. Ferguson parle aussi des trois étapes (*romantique, spécifique et générale*) par lesquelles s'élabore la structure de base de la plupart des romans. Ses entretiens avec la rédactrice en chef d'un magazine féminin ont amené Nadine Bismuth à constater le « détournement du rôle de la fiction et de la littérature » dans les périodiques grand public où l'on s'intéresse plus à la personne de l'auteur qu'à son écriture. Après une trentaine de livres, Gilles Archambault vante la liberté qu'offre le roman, qui « ouvre ses portes avec la permissivité d'une tenancière de maison close ». « Si ma vie était à recommencer, conclut-il, je referais le même parcours. » Suzanne Jacob réfléchit quant à elle sur trois romans qui l'ont séduite : *Franza* de l'Autrichienne Ingeborg Bachmann, *Le désert mauve* de la Québécoise Nicole Brossard et *Hécate* du Français Pierre Jean Jouve. Tous trois, dit-elle, « donnent une expérience du monde, du crime et de la mort, qui paraît n'avoir jamais été écrite alors qu'on est dans l'évidence d'être en train de la lire ». Robert Lalonde ferme la marche avec un court texte où il déclare : « J'écris et je lis parce que je n'arrive pas à croire au déterminisme – gènes et éducation – par lequel on a tenté et on tente encore de m'expliquer la vie ».

La pratique du roman est au total un livre intéressant qui a le mérite d'offrir une réflexion, rare au Québec estiment les présentateurs, sur « l'art du roman, c'est-à-dire le roman défini non pas seulement comme une forme littéraire mais comme un mode privilégié d'exploration du monde et de l'existence ».

Jean-Guy Hudon

Une langue légitime

La linguiste, professeure à l'Université McGill, s'emploie dans cet essai à faire la lumière sur ce qui explique la perte de prestige du français parlé au Canada à l'approche du milieu du XIX^e siècle, alors que, sous le Régime français, les visiteurs étrangers soulignaient sa conformité au bon usage de Paris. La Révolution française est-elle en cause ? de s'interroger l'essayiste.

Dans un premier temps, Chantal Bouchard scrute les variations phonétiques et lexicales observées en France après la chute de l'Ancien Régime et en identifie les causes et les provenances. D'après son analyse, la plupart des transformations étaient déjà présentes dans la langue populaire depuis les XVI^e et XVII^e siècles, à l'exception du vocabulaire propre à traduire les nouvelles réalités sociales et politiques. Après la Révolution, une nouvelle hiérarchie politique, de même que le développement de la scolarisation et la prépondérance de l'écrit sur l'oral agiront comme facteurs de diffusion et d'unification linguistiques dans l'État centralisateur.

Au Canada, l'ancien modèle survit. Ce qui permet à l'essayiste d'affirmer qu'il s'agit d'un effet tardif de la Révolution française sur la langue parlée au Canada devenu colonie britannique en 1763, donc avant la Révolution. Cette langue considérée comme légitime devient objet de mépris à peine deux ou trois générations après la Conquête. En effet, en 1841, éclate une polémique linguistique à la parution du *Manuel des difficultés les plus communes de la langue française, adapté au jeune âge, suivi d'un recueil de locutions vicieuses*, de l'abbé Thomas Maguire. L'abbé Jérôme Demers critiquera vivement le manuel par la voie des journaux. Se mêleront à la bataille linguistique les journalistes Étienne Parent et Michel Bibaud. Si les polémistes s'entendent pour éliminer les anglicismes de toutes sortes, ils diffèrent d'opinion quant à la légitimité des archaïsmes, provincialismes et néologismes ainsi que sur nombre de traits de prononciation. Le Québécois d'aujourd'hui ne sera pas dépaysé à la lecture de cette controverse. Car si les termes du débat linguistique ont depuis varié en fonction des contextes, l'insécurité linguistique, elle, subsiste.

En fin de parcours, l'auteure déplore l'attitude centralisatrice de Paris en matière linguistique et se demande s'il en est ainsi des autres langues à l'égard de leurs anciennes colonies. Souhaitons qu'elle examine cette question dans un prochain essai.

Pierrette Boivin



Chantal Bouchard

MÉCHANTE LANGUE

LA LÉGITIMITÉ LINGUISTIQUE DU FRANÇAIS PARLÉ AU QUÉBEC

Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2012, 171 p. ; 24,95 \$

Enki Bilal

CIELS D'ORAGE

CONVERSATIONS

AVEC CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

Flammarion, Paris, 2011, 266 p. ; 29,95 \$

Les aficionados – dont je suis – d'Enki (Enes) Bilal, né à Belgrade en 1951 et habitant Paris, seront ravis d'apprendre sur lui quelques secrets. Dans *Ciels d'orage*, le journaliste et écrivain Christophe Ono-dit-Biot rencontre le réalisateur, peintre-dessinateur et bédéiste. « Quarante-deux heures [d'entrevues] pour ouvrir la boîte noire d'Enki Bilal, scellée par des années de silence. » L'intervieweur ajoute : « [Bilal] est d'une

courtoisie rare, mais ne livre rien de lui, il est une superstar et une énigme ». Ono-dit-Biot a travaillé avec doigté, rigueur et tendresse, comme seul peut le faire un connaisseur de l'œuvre de l'auteur franco-serbe. Le résultat est magique.

Bilal le créateur rompt avec les méthodes classiques du neuvième art. Il préfère des textes dits « off » aux bulles traditionnelles des dialogues. Il travaille en couleurs directes « et non en coloriant *a posteriori* des dessins faits à l'encre de Chine ». Il dessine ses histoires comme des toiles, à la manière des peintres. Il invente « son » fameux gris – sa marque distinctive – qu'il fabrique avec la cendre de ses cigares.

Bilal le visionnaire aborde des thématiques troublantes, politiques, historiques ou encore écologiques. Dès 1979, Bernard Pivot traite la magnifique bédé *Les phalanges de l'Ordre noir* – coécrite avec Pierre Christin – comme un roman : « Une œuvre politique très représentative de notre temps cruel et dérisoire ». Avec *Partie de chasse* en complément, Bilal se hisse au sommet, parmi les grands de la littérature.

Le Serbe apatride dépeint des mondes durs et terriblement réels, de façon parfois prémonitoire ou prophétique, qui sait. « Vous avez prévu avant tout le monde les attentats du 11 septembre, en faisant disparaître les tours du World Trade

Scorsese, hockey et imaginaire collectif



Center dans votre film *Immortel*... »

Ono-dit-Biot dévoile les relations de l'auteur avec sa famille, avec son pays d'origine. Il raconte son entrée fracassante dans l'univers des bédésistes. Jamais de complaisance chez Bilal, aucun faux orgueil, plutôt une conscience d'un destin accompli. « Il faut que je réussisse dans ce qui me plaît », s'était-il dit. Ainsi a-t-il fait et nous l'en remercions.

Michèle Bernard

Richard Schickel CONVERSATIONS AVEC MARTIN SCORSESE

Trad. de l'américain
par Marie-Mathilde Burdeau
Sonatine, Paris, 2011, 602 p. ; 49,95 \$

Le critique et historien du cinéma américain Richard Schickel nous propose, dans son dernier ouvrage, une conversation au long cours avec celui que beaucoup considèrent comme le plus important et le plus influent cinéaste de sa génération. Sans avoir connu le succès populaire et commercial de ses grands contemporains (Spielberg, Coppola, Lucas), Martin Scorsese a néanmoins bâti, au fil des années, une filmographie d'une puissance exceptionnelle et d'une étonnante diversité.

À lire ce que le prolifique et proluxe réalisateur dit de son cinéma, le lecteur comprend vite que, sous leur apparente disparité, tous ses films tournent autour

des mêmes thèmes : l'identité italo-américaine, les notions chrétiennes de trahison et de rédemption, le machisme, la violence, la musique. « Je ne devrais pas dire que mes films n'ont pas d'intrigue, mais j'ai tendance à être attiré par les histoires accordant plus d'importance aux personnages », dit-il à son intervieweur. On serait tenté de renchérir. Plus que des personnages, Scorsese peint des ambiances, des milieux, des atmosphères. En particulier, le climat de la Petite Italie new-yorkaise où il fut très tôt aux prises avec la violence et la peur.

Selon le réalisateur de *Raging Bull*, deux influences ont été déterminantes pour lui. D'abord, les films hollywoodiens des années 1940 et 1950 qui enchantèrent le petit garçon asthmatique qui, toutes les semaines, accompagnait son père au cinéma, et le cinéma d'auteur européen, celui des néo-réalistes italiens et celui de la Nouvelle Vague française en particulier, qu'il a découvert au moment de ses études en cinéma à la Tish School of the Arts de l'Université de New York.

Après s'être longuement attardées à l'enfance de Martin Scorsese, les conversations que nous propose Schickel suivent la chronologie des œuvres, de *Mean Streets* à *Shutter Island*. Chacun des films ne fait pas l'objet d'une analyse comme telle, mais sert de prétexte pour aborder un aspect de sa « fabrication » : l'apport des comédiens, la construction du scénario, les subtilités du montage, l'impor-

tance de la couleur et de la bande sonore, etc. De tout ça, on retient que chez cet obsessif rien n'est laissé au hasard.

Le seul bémol au plaisir que l'on prend à lire ces entretiens concerne le fait que ces deux passionnés font très souvent étalage d'une rare érudition cinématographique avec pour résultat que le lecteur se sent souvent laissé pour compte faute de partager le même niveau de connaissances. *Conversations avec Martin Scorsese* reste tout de même un livre passionnant qui permet de jeter un regard neuf sur l'œuvre d'un des cinéastes les plus singuliers de notre époque.

Yvon Poulin

Sous la dir. d'Audrey Laurin-Lamothe et Nicolas Moreau LE CANADIEN DE MONTRÉAL UNE LÉGENDE REPENSÉE

Presses de l'Université de Montréal,
Montréal, 2011, 145 p. ; 24,95 \$

Le club de hockey Le Canadien de Montréal est une institution montréalaise depuis au moins les années 1940, un objet culturel déterminant une part de l'appartenance des citoyens à leur ville et au Québec. Pourtant, le discours médiatique, les stratégies urbanistiques, les campagnes publicitaires qui accompagnent l'entreprise sont rarement étudiés, tout se passant comme si le sport était un fait acquis avec lequel il fallait composer, mais dont la valeur était passionnelle et non identitaire ou intellectuelle. L'objectif de l'ouvrage collectif dirigé par Audrey Laurin-Lamothe et Nicolas Moreau consiste à étudier, à partir de multiples points de vue, comment se construit le discours social qui représente Le Canadien en tant que fondement de l'imaginaire collectif et urbain. En se servant de la sociologie, de la théologie, de la philosophie politique, de l'urbanisme, de la communication, les auteurs abordent autant l'émeute de Maurice Richard, les modèles de normativité véhiculés par les sportifs que la construction d'une tradition autour du Tricolore par le moyen des réseaux sociaux ou des stratégies corporatives. Il en ressort un ouvrage certes inégal,

Brault, sa parole et celles des autres

Enfin des nouvelles de Jacques Brault. La pure joie : Jacques Brault qui, *dans la nuit du poème*, fait signe. Comme un réverbère dans la brume, un phare dans le lointain. Une voix. Une main.

Comme toujours, on retrouve dans ce dernier livre de Brault ce qui caractérise si bien toute son œuvre : cette passion de la question – passion qui *est* la pensée. Aussi ce bref texte, *Dans la nuit du poème*, est-il en lui-même question. Question de vie, de mort, de prose et de vers, de dire et de souffle. Autrement dit : question de poésie. Qu'est-ce qu'un poème ? Et, surtout, d'où vient sa dimension « poétique » ? Avec son habituelle humilité, avec son non moins habituel acharnement, le poète avance lentement, avance des idées, des propositions, que les suivantes viennent parfois compléter, parfois carrément contredire. La parole tourne sur elle-même, illustrant ainsi à merveille ce que la prose peut contenir de poésie lorsqu'elle se met en quête de quelque chose, s'offrant tout entière au « mystère poétique », à cette béance qui ne saurait se laisser saisir autrement que dans son approche (qui est aussi sa fuite) ; bref, à cet « autre du langage humain », qui est blessure dans la voix, coupure sur la langue.

Comme Brault l'a toujours fait, il convoque ici, dans sa nuit, d'autres œuvres, d'autres paroles, et dialogue avec elles, les faisant aussi dialoguer entre elles. De Homère à Paulhan, de Rilke à Valéry, d'Aragon à Blanchot, le texte se laisse porter par une sorte d'obscurité originelle, celle-là même qui hante tout poème, en soutient les fulgurances, en garde même les aubes les plus franches. Et, comme dans tous les essais de ces auteurs, Brault, ici encore, par le seul respect qu'il porte à la parole des autres, à leur pensée, ne peut que nous donner le goût d'aller à leur rencontre, de les lire ou de les relire, de partager leur nuit, de mesurer notre pouls à la démesure du leur.

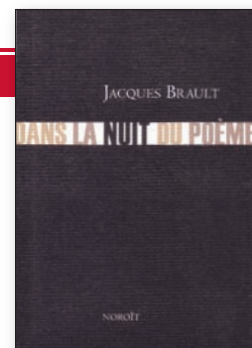
Et même si, dès le départ, on devine que la question demeurera sans réponse – les questions dignes de cette appellation ne demeurent-elles pas d'ailleurs toutes ? –, on sait néanmoins que, de l'intimité de sa nuit, le poème, par la voix de celui qu'il hante, viendra nous rappeler à notre propre béance : « Ce monde qu'il me rend habitable en image n'a de sens que figuré ou comme *figura*, feinte et fiction, un tout et un rien, exil et patrie ». D'ailleurs, les dernières pages du texte, consacrées au rythme, sont belles et justes à en couper le souffle et, de là, mystérieusement vouées à nous redonner quelque chose comme un peu d'air.

Alexandre Lizotte

Jacques Brault

DANS LA NUIT DU POÈME

Le Noroît, Montréal, 2011, 50 p. ; 13 \$



mais qui permet de jauger l'inscription du hockey et du Canadien dans la construction discursive du Québec contemporain, avec ses tensions entre repli et ouverture, entre fébrilité partisane et refus de la marchandisation, entre nostalgie et espoir.

Les articles les plus intéressants sont ceux qui montrent à la fois les transmissions hégémoniques du discours par Le Canadien et les formes individuelles et collectives de recomposition du lien social que cette équipe permet, créant du coup une position nuancée entre le rouleau compresseur d'une industrie du sport-spectacle, nouvel opium du peuple,

et l'angélisme à l'égard de la gratuité ludique du sport et de l'équipe. Dans ce cadre, il faut souligner la lecture perspicace, fouillée, sentie de Fannie Valois-Nadeau sur le rôle de la tradition assujettie au Canadien comme structure médiatrice des internautes dans les forums de discussion, dans la mesure où la voie empruntée situe exactement la nature de la mise en discours de la culture populaire par le moyen du sport, des médias, de l'expression de soi. Ce type d'analyses ouvre des portes pour comprendre les mécanismes de recomposition sociale et de substitution de la connivence dans un univers autrement

atomisé. Hélas, l'article d'Olivier Bauer, trop long, rempli de certitudes assénées sans nuance, porté par des impressions jamais approfondies et qui vont dans toutes les directions, rappelle à quel point il est difficile de parler du sport. En général toutefois, cet ouvrage est l'étude sur le sujet la plus stimulante depuis l'essai de Benoît Melançon à propos de Maurice Richard.

Michel Nareau ►

| Félix-Antoine Savard, chronique de notre histoire



Jean des Gagniers
FÉLIX-ANTOINE SAVARD
ET LA FORÊT

OU LE ROYAUME DES ENCHANTEMENTS
Presses de l'Université Laval, Québec, 2011,
140 p. ; 29,95 \$

Dans la foulée de la célébration, en 2010, du centième anniversaire de l'enseignement de la foresterie à l'Université Laval, Jean des Gagniers offre une réflexion sur le thème de la forêt dans l'œuvre de Félix-Antoine Savard. Le préfacier Hugues Sansregret, directeur des opérations à la Forêt Montmorency, salue d'abord en Savard « celui qui, de tous nos écrivains, a le mieux célébré et chanté la forêt ». Il rappelle les activités de l'auteur comme professeur, fondateur de paroisse, missionnaire-colonisateur, folkloriste, promoteur de la Papeterie Saint-Gilles, et souligne la parution de ses deux premiers livres, *Menaud, maître-draveur* et *L'abatis*, inspirés en grande partie de la forêt. Robert Beaugregat, doyen de la Faculté de foresterie, de géographie et de géomatique, signe ensuite un avant-propos où il présente brièvement l'ouvrage de Jean des Gagniers en s'attachant tout particulièrement au « texte clef » qu'est le discours prononcé par Savard en 1950 devant l'Association des ingénieurs forestiers du Québec : ces paroles « sont encore d'une étonnante actualité et d'une persistante pertinence », dit-il.

Jean des Gagniers divise son travail en deux parties. La première étudie le thème annoncé en convoquant les différents épisodes biographiques qui y sont associés, tels l'introduction de l'auteur en forêt grâce à son père, à Chicoutimi, son parcours initiatique dans Charlevoix, sa révolte personnelle devant les camps crasseux des bûcherons, d'où allait naître *Menaud, maître-draveur*, ses emprunts à Virgile, dans *L'abatis* notamment, sa découverte des montagnes de Sainte-Agnès, la présence des arbres, résineux et feuillus, dans une œuvre où sont aussi nommés les nombreux lacs et rivières charlevoisiens et où figurent en bonne place les hommes des bois. Jean des Gagniers clôt cette première partie en évoquant le susdit discours de 1950.

C'est ce dernier texte du reste qui inaugure le second volet, anthologique celui-là, du livre. Félix-Antoine Savard, alors doyen de la Faculté des lettres de l'Université Laval, y esquisse ce qu'est la forêt en elle-même et en rappelle le « rôle historique » et patrimonial au Québec, avec les conséquences qui en découlent : « un patrimoine oblige l'héritier », y lit-on. Choisis en relation avec la forêt et ses différentes composantes matérielles et humaines, les extraits qui suivent proviennent de plusieurs sources, de *Menaud, maître-draveur* à *Carnet du soir intérieur*, en passant par *L'abatis*, *Le barachois*, *Le bouscueil*, *Journal et*

souvenirs et les haïkus d'*Aux marges du silence*. Toujours y affleure le lyrisme poétique caractéristique d'un auteur qui décrit la nature physique en s'élevant résolument à un second niveau, fait d'hymnes à la beauté ou de considérations porteuses d'enseignements. Si l'on peut s'étonner de ne pas y lire la pièce canonique « Les oies sauvages », on redécouvre entre autres avec le plus grand bonheur « L'abatis », le texte éponyme du recueil de 1943, de même que le plantureux « Huard », qui n'en finit pas d'éblouir par sa singulière qualité artistique.

Jean-Guy Hudon

Jean-Claude Germain

NOUS ÉTIONS
LE NOUVEAU MONDE

T.2, LE FEUILLETON DES PREMIÈRES

Hurtubise, Montréal, 2012, 308 p. ; 24,95 \$

Jean-Claude Germain est un dramaturge, acteur, écrivain, historien et journaliste bien connu. Il a notamment été directeur du Théâtre d'Aujourd'hui de 1972 à 1982. Dans le second tome de *Nous étions le nouveau monde*, il regroupe à nouveau des chroniques historiques qu'il a déjà présentées à la radio. Cette fois-ci, la période couverte est celle de la fin du XVIII^e siècle et des premières décennies du XIX^e. Politiquement, elle va de l'Acte constitutionnel de 1791, qui séparait le Haut et le Bas-Canada, jusqu'au rapport Durham déposé en 1839. Ce fameux rapport dans lequel le gouverneur « avait statué que nous étions 'un peuple sans histoire et sans littérature'. C'était d'autant plus insultant que c'était vrai. Après la Défaite, les Canayens, ruinés par les Français et défaits par les Anglais, s'étaient d'abord préoccupés de leur survie, puis de leur survivance ».

Jean-Claude Germain relate, en particulier, le bras de fer qui, tout au long de cette période, a opposé les « Canayens », majoritaires à la Chambre d'assemblée, à une oligarchie d'Anglais influents appuyés par les gouverneurs qui se sont succédés, dans leurs efforts incessants pour conserver leurs privilèges. Ceux qui étaient du côté de la Défaite étaient oppo-

Une rencontre avec Henri Michaux

Les premières phases de ce bref essai préfacé par Jacques Brault laissent entendre qu'il ne s'agit pas seulement d'une autre étude venant s'ajouter à la longue bibliographie consacrée à Henri Michaux. L'auteure, après « d'interminables années d'immobilité », suit patiemment la démarche de Michaux et se sent accompagnée par lui. C'est bien là l'effet salutaire de ce poète : il nous remet en mouvement, il nous apprend le mouvement.

L'essayiste abandonne la neutralité qui serait de mise dans une étude de type universitaire – elle se situe plutôt dans la lignée divergente de Jean-Pierre Richard. Michaux n'est pas tenu à distance parce que si souvent, si constamment, il dérange, mais au contraire approché pour cette raison même.

L'enfance de Michaux est rappelée, qui a été refus d'abord, paradoxalement celui du langage alors qu'il s'y est ensuite livré avec quelle passion et quelle invention ! Il a rêvé d'un « art de passage » d'un mot, d'une phrase, d'une pensée et d'une émotion à l'autre, d'un genre à l'autre. Et, tout naturellement passage de l'écriture au dessin et à la peinture dans une alliance du signe avec la chose qu'il trouve réalisée chez Klee, dans le pictogramme chinois ou dans le dessin d'un enfant, qui lui aussi provient d'un « étonnement face au monde ». Ce passage, dit Michaux, l'a « décongestionné des mots ». L'essayiste insiste donc sur les deux opérations de la main qui trace la ligne pour écrire et pour dessiner dans une continuité indissociable.

L'essai est le fruit d'une longue imprégnation de Michaux et nourri d'une culture qui, par Rilke, Bonnefoy ou Vadeboncoeur, en prolonge les échos. Si, comme on peut s'y attendre, les citations sont nombreuses, elles s'insèrent naturellement, avec fluidité, dans le propos toujours à la hauteur de l'œuvre qui l'a suscité. L'auteure est fascinée par Michaux mais son étude (le terme est ici approximatif puisque celle-ci est en même temps réflexion et méditation) garde sa fermeté et sa personnalité. Les formulations justes et heureuses abondent, qui caractérisent à la fois la démarche de Michaux et celle de sa lectrice : « Vivre ainsi dans les livres, dit-elle, ce n'est pas trahir le monde, ni s'en détourner, c'est vivre dans ses plis, là où se révèle non pas la dureté du monde, mais sa lumière chatoyante comme une image fugace de soi sur un morceau de miroir dans un camp de concentration ».

Je m'étonne que dans sa lecture si pénétrante l'auteure ne prenne pas en compte la charge d'*humour* que contient l'œuvre de Michaux. Le mot apparaît à la dernière page, mais il est écarté. Certes, comme elle le dit, cette œuvre est « l'une des plus sérieuses de notre époque, en ce qu'elle convoque la main et l'œil, le mot et le dessin pour enchaîner l'homme à ce qui le libère : la ligne, le mouvement » – et enchaîner à ce qui libère n'est pas ici une contradiction. Mais l'humour fissure la carapace qui ne cesse de se reformer autour de nous : loin de s'exclure, sérieux et humour se conjuguent pour nous en dégager.

En refermant ce petit livre de facture soignée et de riche contenu, j'ai eu envie de rouvrir Michaux. Lui, « l'homme froissé », *déplie* celle ou celui qui le lit.

Roland Bourneuf

Barbara Rivard

L'HOMME FROISSÉ

ÉCRITURE ET PEINTURE CHEZ HENRI MICHAUX

Del Busso, Montréal, 2011, 96 p. ; 19,95 \$



sés à ceux qui considéraient devoir tirer profit de la Conquête. L'injustice criante, obstinément imposée aux Canayens, a conduit à la Rébellion des Patriotes. Laissés seuls par la France et les États-Unis, ceux-ci n'avaient aucune chance de succès. La révolte s'est conclue dans le sang des Canadiens français (cette expression était encore un pléonasme à

l'époque). Des simulacres de procès ont conduit des héros populaires au gibet ou à l'exil.

La figure qui s'est imposée au cours de cette lutte des Canayens contre l'injustice des autorités coloniales a été Louis-Joseph Papineau, qui fut le président de l'Assemblée et l'un des meneurs de la Rébellion. Jean-Claude Germain s'intéresse égale-

ment à de nombreux autres personnages plus ou moins connus de notre histoire.

La lecture de *Nous étions le nouveau monde* fera le bonheur de tous ceux et celles qui veulent découvrir ou se remémorer certains des événements qui ont marqué le parcours ayant conduit au Québec que nous connaissons.

Gaétan Bélanger